

Hervé Gaye-Bareyt

« Le Grand Bleu » : comment faire bord à la jouissance * ?

Ce titre, « Le Grand Bleu », je le dois à un enfant que je rencontrai il y a bien longtemps, à l'époque où je débutais mon parcours analytique. Chez cet enfant doué d'une singulière parole, il s'agit là d'un signifiant emprunté au film de Luc Besson, vous l'aurez reconnu. Ce signifiant d'emprunt parle de son indicible peur du sans-fond de l'abîme quand, à la piscine où il va une fois par semaine avec l'hôpital de jour, il se confronte à ce milieu mou et insécure qui l'expose au sans-bord tant de son corps que de l'Autre qui ne le portent pas. Il pose sa question : « Qu'est-ce qu'il y a au fond du Grand Bleu ? » Mais révélant son étrange statut, cette question n'attend pas de réponse. Sa question insiste. Elle tourne à la litanie. Elle insiste par-delà le sens qui viserait à la réduire. C'est, au fond pourrait-on dire, une question hors sens car elle ne suppose pas la réponse de l'Autre du signifiant. Ce qui est visé à travers cette insistance, c'est le sans-fond dans lequel cette question s'abîme. Elle anticipe sur ce qui deviendra la marque de cet enfant : une pensée en abyme. Cet énoncé apparaît donc comme le sceau du réel auquel rien ne manque, ainsi que le sont les espaces abyssaux.

Car l'abîme n'est pas trou, ainsi qu'en première lecture je le pensais à lire un titre aussi évocateur que celui de Tustin : *Le Trou noir de la psyché*¹. À y regarder aujourd'hui de plus près, nous sommes avec le trou noir dans la dissolution de l'idée de bord, de fond et de toutes notions d'organisations spatiales attenantes à la topologie dedans-dehors du trou. Le trou noir laisse concevoir l'idée d'un corps étal, non orienté, structuré de manière mœbienne comme une surface à un seul côté, avec pour conséquence un vécu de corps en surface. C'est là un vécu sans coupure, qui me semble rendre bien compte des épisodes mutilants lorsque les seuils, les portes, les changements de lieux et de personnes et autres moments de transition viennent effracter ce continuum.

Lucien résolvait cette béance en la comblant d'un objet de corps. Il abandonnait ses chaussures au seuil de son groupe et bouchait les trous des

fenêtres en y lançant ses lunettes. À l'occasion, il passait lui-même par la fenêtre, se faisant l'objet qui obstruait le trou dans l'Autre réel. Logiquement, il ne saurait y avoir de trou dans le réel qui ne manque de rien : « Il y a quatre choses [...] qui ne laissent aucune trace, le pied de la gazelle sur le rocher, le poisson dans l'eau et, ce qui nous intéresse plus, l'homme dans la femme ². » Néanmoins les procédures de ces enfants montrent bien, dans l'usage réitéré des ciseaux qui n'entament rien, des photocopies qui ne dédoublent pas mais reconduisent du même, du scripteur qui trouve son support, qu'il y a l'idée d'un réel à inciser, d'un « trou » à fixer ou encore d'un objet condensateur de jouissance à forger.

Comment faire ce bord qui viendrait interrompre l'aspiration du trou, ainsi que Lucien l'illustre en le comblant ? Donald, le premier cas suivi par Kanner ³, nous montre sa solution. Lorsqu'il était envahi par la production infinie des nombres qui étaient son seul usage du signifiant, la famille de fermiers à laquelle il fut confié l'invitait à compter les sillons labourés, à forer un puits et à en mesurer la profondeur. Lorsqu'il se mit à ramasser des animaux morts, ils lui allouèrent un emplacement pour faire un cimetière. Il baptisa alors ces animaux d'un prénom, de leur espèce, du jour de leur mort, de l'inconnu du jour de leur naissance, ainsi que du nom du fermier. Cette inscription sur les tombes borda très probablement sa jouissance d'une nomination symbolique, ce qui aura pour effet de recouvrir le réel de sorte à le pacifier. C'est donc une *trou-vaill*e et elle aura valeur de nouage. Il deviendra comptable et s'adonnera trois à quatre fois par semaine au golf : peut-être faut-il voir dans cette pratique sa manière d'enserrer le réel et dans ce trou la localisation de sa jouissance. La machine de Joey fait écho à cette solution en ce sens que de convertir le courant discontinu en continu lui permet de réguler sa jouissance sur un mode autre que le tout ou rien du branchement-débranchement.

Si le trou fait bord, c'est parce que le signifiant vient inciser le réel. Cette opération détache l'objet, objet *a*, lequel signe désormais le manque à jouir tout en fondant le désir. C'est une autre façon de dire que le signifiant est le meurtre de la Chose ou encore que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. La promotion symbolique est donc consubstantielle au manque et à la perte qu'origine la rencontre avec l'Autre. Lucien, lui, va sans objet. Sa question incarne l'immanence sans borne du réel de la jouissance, d'où aucun objet n'a chu. Elle épingle un réel qui va sans trou. Faire son trou ou comment se nicher dans l'Autre, mais lequel ?, c'est là l'idée même du « portage », ce concept winnicottien qui conjugue le réel du *handling* à celui du *holding* qui suppose déjà son Autre. C'est là

que s'aménage la rencontre en hôpital de jour, et ce à partir de cette catégorie essentielle mais combien traumatique du réel.

Car traumatique, la rencontre avec l'autisme l'est. J'en pris la mesure dix ans auparavant dans le cadre d'une embauche en hôpital de jour en qualité de psychomotricien. Et l'effet fut saisissant car nul entendement qu'il soit universitaire ou d'expérience ne peut préparer à une telle dessaisie de sens. Cette énigme de l'autisme, ce X, cet insaisissable réel hors langage confronte au manque à savoir et à l'impuissance. C'est donc au surgissement de la castration que l'autisme accule. On peut s'en *remgarder* et ne rien vouloir en savoir, ou bien en déplier le précipité, par la psychanalyse. C'est à quelques-unes de ces questions qui émaillèrent cette traversée que je vous convie.

La rééducation psychomotrice m'a d'emblée plongé dans l'embarras. Tout d'abord parce que mon activisme et la prolifération de mes ateliers s'avéraient inversement propositionnels, voire réactionnels à ce que nous enseigne Bartleby de son immuabilité dans la nouvelle de Melville ⁴ : « Je préférerais ne pas. » Mais aussi parce que la rééducation qualifiant l'exercice psychomoteur supposait l'idée d'une restauration des outils (ou fonctions) perturbés à un moment donné du développement. Forgés à l'enseigne de la clinique médicale du XIX^e siècle, ces outils sont conçus comme des organes : le schéma corporel, par exemple, postule l'idée d'une empreinte corticale indélébile, que la clinique du membre fantôme viendrait valider. Je ne développerai pas les notions de tonicité, de latéralisation et de coordination dynamique générale. Je souligne seulement que ce sont là des concepts qui ont toujours fait l'objet de mesures rendant compte d'un corps quantifiable. Ces mesures issues de la psychomotricité se retrouvent dans les tests aujourd'hui en vigueur, tel le PEP.R (Profil psycho-éducatif révisé), et d'autres encore. Elles profilent l'idée d'un sujet réduit à une étendue ainsi que le sont tous les corps à l'instar d'une bougie fondue, selon la proposition de Descartes dans ses *Méditations métaphysiques* ⁵.

Les enfants suivis en hôpital de jour opposent à ces mesures une autre logique. Je me souviens d'un jeune garçon totalement désorienté pour s'en revenir chez lui, alors même que l'aller ne présentait aucune difficulté : « L'autre sens ça me rend fou », disait-il. Comment entendre ce sens ? Lorsque Lucien au judo fit sa première et dernière roulade, il demanda pourquoi le sol était au plafond et si son groupe éducatif était au même endroit. Alors il y retourna à reculons. Comment le concept de schéma corporel pouvait-il à lui seul rendre compte du propos de cet enfant qui battait des mains en permanence : « Tu sais Hervé, il y a des choses qu'on peut ne pas

faire avec son corps... les mains » ? Quelle place faire à ces singulières expressions ? Les réduire au nom du cadre et des apprentissages ?

Ce qui me mit tout d'abord au travail fut la dimension énigmatique de ces « bruits du corps », ainsi que j'appelais à l'époque cette *corporéité*. Je pensais qu'il s'agissait de trouver la logique qui présidait à cet alphabet corporel. Je plaçais le *sens* au cœur de la fonction thérapeutique, relayé donc par la disposition du collectif à forger de la scénarisation. Je pense là aux apports de Delion quant aux fonctions phoriques, sémaphoriques et métaphoriques, ainsi qu'à ceux de Hochmann qui emprunte à Bion son concept de « rêverie maternelle » pour penser la capacité d'une équipe à métaboliser les éléments *béta* de ces enfants, le réel dirions-nous, en élément *alpha*. Il y avait, je souligne l'imparfait, dans cette fabrique collective de l'image et du sens une entreprise autrement plus dynamique et enthousiasmante que le seul recours au picto, qui semblerait aujourd'hui paradigmatique d'une nouvelle clinique du sujet. Le picto c'est l'image sans l'Autre de l'histoire de la rencontre que tout professionnel décline dans le champ de la synthèse. Mieux vaut recourir au dessin qu'au picto car le dessin reste une création vivifiante. Il l'est parce qu'il engage chacun dans la démonstration que tous les chats ne sont pas gris, au sens où, chacun cherchant son chat, personne ne le dessine de la même manière. Ce qui a pour conséquence que, dans l'entre-deux de la rencontre, l'Autre s'invite, faisant jouer le *trois*. À introduire de la dissemblance, on fait valoir l'écart à l'immuable, la mobilité plutôt que la fixité, l'équivoque au lieu de l'univoque, ce double sens, peut-être, avec lequel l'enfant qui précède se débat.

Le sens m'interpellait et c'est le hors-sens qui me répondit. En 1994 me fut donnée l'opportunité d'écrire un premier texte sur l'autisme et mon métier. Alors que j'étais vainement en train d'écrire sur ce Grand Bleu insaisissable, je fis un rêve résolutoire de cette première confrontation au réel, ce réel qui, alors, cessera de ne pas s'écrire. Cette nuit-là, des mots, des fragments de phrases, des bouts d'idées, des pages tourbillonnent, morceaux disparates qui, le lendemain, se rassemblent pour organiser une première trace. Le travail est lancé. Cette trace, signifiante pour moi dans la mesure où le symbolique vient enclore et border le réel de cette angoisse, s'avère en impasse pour Lucien. Car ce rêve, je lui en ai emprunté la forme. Je m'explique.

À cette époque, un an après être arrivé dans l'institution, l'enfant a cessé de se trouver la main d'une plaie sanguinolente. Il a cessé de parcheminer sa peau de stries de cette même couleur. Dans l'éprouvé de ce corps en surface, c'est la cavité buccale que maintenant il interroge. Il fait le

geste d'arracher un bout de l'objet, le porte à la bouche et fait semblant de le déglutir. Ce peut être un bout de la personne qu'il a croisée, un bout du mur de l'institution quand il nous quitte le soir, un objet en sa possession, etc. Il pose sa question : « Où ça va le petit morceau », au sein de ce qui semble se façonner du corps comme une colonne digestive. Il veut quitter les gens avec un peu de mouillé sur le corps ou en gardant d'eux une empreinte tactile sur sa peau. Il demande ensuite : « Où ça va quand ça s'évapore ? » On le croirait prêt à organiser la trace psychique sur le mode d'une procédure incorporatrice.

Esther Bick ⁶ rapporte, dans un article sur le phénomène de deuxième peau contemporain de ceux d'Anzieu, le cas d'une petite fille qui éprouve la nécessité de toucher un petit bout de la peau de sa mère quand l'image de celle-ci vient à manquer. Je pense que le processus ne relève ni d'une incorporation, ni d'une intériorisation mais d'une symbolisation. C'est cette opération qui permet à l'objet réel de muter au signifiant et au processus de gagner ainsi en permanence. Lucien va illustrer que ce réel de l'objet ne se significantise pas pour lui. Un jour de séance, il me dit de faire la grosse voix : « C'est l'heure de Lucien, il doit monter dans sa chambre pour dormir. » Quelle épreuve ! Il est là sur son lit, allongé au milieu de son « cauchemar » qu'il formule comme « une tempête » avec tous les petits bouts des objets de l'institution dedans. Son angoisse est immense et je comprends alors pourquoi cet enfant ne s'endort pas mais tombe littéralement dans le sommeil.

Il y a dans cette épouvante une leçon à isoler. Le corps n'est en aucune façon devenu un contenant des traces incorporées. Le *maelström* demeure, corps béant, offert à la prise du réel. Sa solution consistant à incorporer les objets sur le mode d'un simulacre d'ingestion ne le *corpsifie* ⁷ pas, dans la mesure où l'absence du corps du symbolique, premier corps, ne peut faire le second de s'y incorporer ⁸. Il fait cependant la démonstration que ce qui est par là visé, c'est « la *matérialité* du langage ⁹ », ainsi que le dit Lacan, par quoi se joue la question du corps à partir des éléments jouis de *lalangue*. Mais cela échoue chez Lucien. Avoir un corps est certes une invention au cas par cas. Mais pour qu'un corps puisse perdre sa structure moebienne pour un statut torique, il faut que s'y révèle le seul vrai trou du corps, nous dit R. Lefort : celui qui va de la bouche à l'anus, soit une érogénéisation qui fera alors bord. Elle l'illustre dans un ouvrage majeur au titre si évocateur : *La Naissance de l'Autre* ¹⁰. Elle y montre comment Nadia, seize mois, passe d'une surface de corps non trouée à une surface trouée à partir de sa rencontre avec le miroir, alors que Marie-Françoise obture cette dimension du spéculaire et donc de l'Autre, à l'aide d'un double, une figurine (son marin),

qu'elle colle à la surface de son œil. Comme Lucien qui casse à répétition ses lunettes, elle ne veut pas que « le regard désespère l'œil ¹¹ », au sens où pour Lacan le regard est un objet qui se constitue d'une perte de jouissance sur le scopique. En revanche chez Nadia, les objets prélevés sur le corps de l'analyste (les lunettes, les bonbons...) de réels vont muter au signifiant par le jeu de la demande à l'Autre-analyste. Chez Marie-Françoise, nous demeurons dans le réel du trou, qu'Amélie Nothomb appelle « le tube » dans sa *Métaphysique* du même nom et dans lequel cette dernière s'engloutit, fascinée par la bouche des carpes ou l'immensité de la mer. Je cite R. Lefort :

« [...] voilà qui dit assez que si le trou n'est pas dans l'Autre, c'est son corps qui, lui, est troué radicalement ; c'est là que se révèle le seul vrai trou du corps, béance réelle qui va de la bouche à l'anus. Son corps est troué, mais le mien manque à l'être ¹². »

Et encore :

« Ce qui s'arrête, c'est la possibilité pour Marie-Françoise d'inscrire au niveau du corps de l'Autre l'objet séparable qu'elle pourrait y trouver pour obturer le trou de son corps à elle, laissant alors le corps de l'Autre troué de ce qu'elle pourrait lui prendre ¹³. »

Soit une dialectique qui instaurerait le circuit pulsionnel et la dimension ternaire du spéculaire sur la base de la rencontre avec l'Autre.

Si le trou n'est pas dans l'Autre pour Lucien, il est dans l'Autre réel qu'est l'institution, dont il explore tous les boyaux. Il est aussi dans sa pensée et son langage, qui s'organisent de plus en plus comme une mise en abyme de la pensée de l'objet pensé : « Est-ce qu'on peut se souvenir de quand on s'est souvenu ? », « est-ce qu'on peut enregistrer Christophe qui s'enregistre ? ». En une ultime invention avant de quitter l'hôpital de jour, face à l'échéance de cette temporalité de séparation, il créera ses « lutins » : le bruit que produit un magnétophone quand vous en déroulez la bande dans un sens et dans l'autre. Lorsque je le retrouverai quelques années plus tard, le *Grand Bleu* et les *lutins* resteront les marqueurs de cette traversée institutionnelle. Les lutins ont fait bouchon à sa béance là où, quand il n'est pas forclos, c'est le Nom du Père qui rend possible la mutation du réel, dans la mesure où il introduit les catégories du manque au registre symbolique de la castration. Car après tout, dans le film du *Grand Bleu*, au fond, c'est le père mort noyé qui git. Ne s'agit-il pas alors de venir incarner le phallus maternel, tel que la transformation du corps de J. Mayol en dauphin le laisse supposer à la fin du film ? Serait-ce le réel d'une absence qui serait là pointé à travers l'insistance de la question de Lucien ? Cette pensée en abyme ne serait-elle pas alors la marque de la forclusion ?

Je suis aujourd'hui analyste en institutions, lesquelles sont impactées par une nouvelle idéologie, celle de « la traçabilité du sujet », selon l'heureux concept de l'industrie capitaliste qui l'a forgé lors de la première V1, certification 1¹⁴, du nom du premier missile de l'histoire de l'humanité. Si je situe l'Institution du côté des idéaux qui la gouvernent, les autistes du côté du réel de leur jouissance et l'analyste du côté du signifiant de son acte, la seule chance de parvenir à faire tenir ensemble ces trois registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique est la trouée que parviendra à y opérer le désir de l'analyste. Et sa seule chance d'y parvenir est de suivre la seule boussole de la clinique à l'aune de l'en-moins qu'a foré sa cure. Et l'en-moins c'est ce qui a rapport tant au réel qu'au désir. C'est pour cela que l'analyste peut aider les équipes à commuter la prégnance du réel. Parce que, à s'être départi de l'imaginaire, il sait que l'essentiel repose sur l'articulation du réel et du symbolique.

La nécessité de ce bord pour cadrer sa jouissance, Rémi l'affirme, au moment de ses dix-huit ans. Il se baptise *Borrémigaoville*, lui dont le surnom *Borèmi* laissait entrevoir le ravissement dans lequel il était pris. Cette nomination *holophrastique* laisse entendre la jouissance qui est la sienne à sillonner la capitale et sa région avec les bus, les trams et les métros, dont il connaît chaque numéro de wagon et dont il peut dresser la carte jusqu'en 2040, les prévisions du Grand Paris. Mais cette jouissance a maintenant un bord, lequel a sa conséquence sur sa régulation en terme d'amitiés et de préprofessionnalisation.

Pour Thierry, c'est l'écriture. Les lettres du Scrabble que je tiens à la disposition de ces enfants lui ont permis d'apprendre à écrire, lire et parler à partir de la simple duplication de l'entendu et du vu des publicités de voiture. Avec la lettre puis le mot, le sonore a trouvé un lieu condensateur de jouissance lui permettant de s'extirper du hurlement effroyable des sens. Au début, quand il quittait la séance, il reprenait son cri plaintif où s'entendait son rapport infernal au langage.

Pour Lana, quatre ans, le trou était à obturer, sinon elle s'écoulait à travers en des courses incessantes. Aussi, en séance, commença-t-elle par décompléter puis recompléter tous les objets de la pièce. Dans le même temps, réalisant son vécu de corps en surface, elle se mit à répandre les objets par terre tout en commençant à se coller-décoller à moi. Puis, un jour, le scotch fit son apparition. D'un long regard appuyé, elle m'invita à en couper un bout avec les ciseaux qu'elle me tendit. Ce scotch servit ensuite à redoubler l'aplat du mur en y collant une feuille. Elle marmonna « collé », puis d'autres mots suivirent. Ou bien, le scotch finissait à la

poubelle, lieu du déchet. Car, dans son histoire, le déchet ne sortait pas pour un Autre, ni à la demande. Il tombait dans la couche, détachement sans sujet, pur objet du réel sans Autre à qui le céder. Aussi, lorsque, à la faveur du transfert, elle toléra qu'on lui retire sa couche, le trou dans le corps, à défaut d'être totalement dans l'Autre du signifiant de la demande, fit mal et ce jusqu'à provoquer un très virulent érythème. Un jour de fin de séance, dont elle ponctuait habituellement l'effraction en répandant tous les contenus des contenants au sol, elle se précipita au lavabo. Comme à son habitude, elle y fit couler l'eau sur sa peau en accolant ses deux mains l'une sur l'autre. Mais là, elle me surprit en ceclant du pouce et de l'index le filet d'eau qui jusqu'alors témoignait de la liquéfaction de son image. Elle l'enserrait. Un bord ? Dans le réel du corps, probablement. Car cette petite fille qui pouvait violemment se cogner sans douleur manifeste se coïça un jour le doigt dans la plinthe de la pièce de séance. J'avais écrit *plainte* ! Non seulement elle eut mal mais elle m'en voulut beaucoup si j'en crois le regard lourd de reproches que je croisai.

Je souhaitais vous faire entendre à partir de ces quelques vignettes cliniques que le sujet dont s'occupe la psychanalyse n'est pas prévisible, quantifiable, ni ajustable. Si je contribue à ce « sujet traçable », c'est en me laissant plutôt tracer par lui, traverser par ses lignes brisées, et de ces traces qui me font signes, j'essaie de le faire advenir au champ de l'Autre : c'est là le bord.

Mots-clés : autisme, hôpital de jour, jouissance, corps, trou.

* ↑ Intervention lors de la Journée d'étude(s), RIP, « Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres... », pôle Aude-Roussillon, à Narbonne le 8 octobre 2016.

1. ↑ F. Tustin, *Le Trou noir de la psyché*, Paris, Seuil, 1989.
2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 320.
3. ↑ L. Kanner, « Les troubles autistiques du contact affectif », *Neuropsychiatrie de l'enfance*, n° 38, 1990, p. 65-84.
4. ↑ H. Melville, *Bartleby. Une histoire de Wall Street et autres récits*, Paris, éd. Amsterdam, 2007.

5. [↑](#) R. Descartes, « Méditation seconde », dans *Méditations métaphysiques*, 1641, trad. du duc de Luyres (1647), p. 11, 12 et 13.
6. [↑](#) E. Bick, *Les Écrits de Martha Harris et Esther Bick*, sous la direction de Meg Harris Williams, Larmor-Plage, Éd. du Hublot, 1998.
7. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 409.
8. [↑](#) *Ibid.* « Je reviens d'abord au corps du symbolique qu'il faut entendre comme de nulle métaphore. À preuve que rien que lui n'isole le corps à prendre au sens naïf, soit celui dont l'être qui s'en soutient ne sait pas que c'est le langage qui le lui décerne, au point qu'il n'y serait pas, faute d'en pouvoir parler. Le premier corps fait le second de s'y incorporer. »
9. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le Symptôme », 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5.
10. [↑](#) R. et R. Lefort, *La Naissance de l'Autre*, Paris, Seuil, 1980.
11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 106.
12. [↑](#) R. et R. Lefort, *La Naissance de l'Autre, op. cit.*, p. 292.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 301.
14. [↑](#) La certification est une procédure d'évaluation externe des établissements de santé publics et privés effectuée par des professionnels mandatés par la Haute Autorité de santé (HAS). Appelée accréditation jusqu'en 2004, elle est lancée en 1999. Cette première version est appelée V1.